

2auf-39

idéal et

réalité

Thémanlys. — *Aormäia (Acte II).*

Amélie Murat. — *L'Echantement du Lac d'Amour.*

Nancy-George. — *Promenade en province.*

Pascal Thémanlys. — *Poème.*

Dario Viterbo. — *Le Sacerdoce de l'Esprit.*

Chroniques sur des Œuvres de :

ALAIN, Henri CHARPENTIER, Jacques JANIN,

Sur les Musiques de vacances et quelques Revues

par **Claire THÉMANLYS, Pierre LICHTENBERGER, Pascal
THEMANLYS.**

Publications I. R.

PARIS

Fondateur : **THEMANLYS**

Idéal et Réalité

Organe de l'École Initiatique et du Groupe Idéal et Réalité

SECRETARIAT GÉNÉRAL :

Hélène CLAIROY — Philippe CROUZET — Jacques JANIN
— Pierre LICHTENBERGER — Marc
SEMENOFF - Claude SOUDIEUX - Pascal THEMANLYS.
Administrateur : Léon COBLENCÉ

Principales Chroniques. — Livres : Claire THÉMANLYS.
Marc SEMENOFF. — Poésie : PÉRADON. — Théâtres :
Philippe CROUZET. — Revues : Pascal THÉMANLYS. —
Peinture : George BOUCHE, Jacques BLOT. —
Musique : Pierre LICHTENBERGER. — Danse : Claude
SOUDIEUX. — Sciences Psychiques : Marc SEMENOFF. —
Le Groupe Idéal et Réalité : I. R. — *Lettres russes* :
Eugène SEMENOFF. — *Un Choix parmi les Livres* :
S. B. de T.

*Les manuscrits, ainsi que les revues qui font
l'échange, doivent être adressés à M. Pascal
THEMANLYS, 1, Rue de la Muette, Paris (16°).*

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS
Chaque auteur est seul responsable de ses articles.

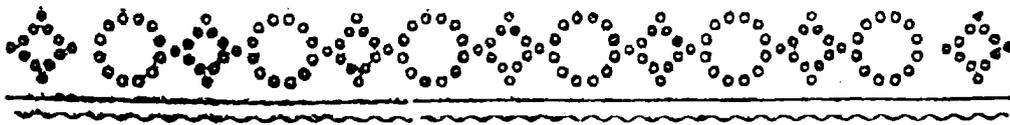
Idéal et Réalité

ne publie que de l'inédit.

Abonnement : 25 fr. par an. — Etranger : 30 fr.
(Voir 3^e page de la couverture.)

Nos abonnés reçoivent des billets de faveur pour les manifesta-
tions publiques du Groupe IDÉAL et RÉALITÉ.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



AORMAÏA

(SUITE)

ACTE II

Une salle du Palais des Rois.

Fenêtres sur la mer. Sur un trône de nacre et d'or aux tentures couleur d'aigue marine, Aormaïa est à demi couchée. A droite et à gauche, en demi-cercles, les suivantes sont groupées, les unes assises sur des tabourets incrustés d'argent, les autres debout, quelques-unes étendues sur des feuilles de laurier. Fumées odorantes répandues par deux braseros de cuivre.

SCENE I

LILIANE et JASMÉA se rapprochent de la reine
dont le regard exprime une profonde détresse.

LILIANE

Fleur de la mer, ô reine tant chérie, maîtresse adorée !
toi notre âme, notre cœur et notre vouloir, toi notre
exemple notre idéal et notre déesse ! toi qui nous en-
seignes les puissances de la femme toi qui venges nos
décevances, qui révelles notre beauté, qui réalises nos
rêves ! ô toi, qui nous fais vivre par tes victoires, quel
charme impur a touché ton être ? pourquoi t'affaisses-tu

comme une tige sans orgueil ?

AORMAIA

Laissez-moi, enfants inconscientes ! Ne me parlez pas de victoire, langues imprudentes ! du moins sachez vous taire, puisque vous ne pouvez comprendre. Je suis lassée, lassée... lassée... Ma douleur est lourde comme la falaise au-dessus des vagues... Pâles reflets qui ne me reflétez jamais que moi-même, éloignez-vous... Qu'un horizon devant mes yeux s'allume... qu'une route apparaisse ! Qui pourrait pénétrer ma royale tristesse ?... O la monotonie des jours et des nuits..... et des flots et des grèves, et du vent et des fleurs, et de vous et de tous. et des chefs trop grossiers, d'une vie trop brumeuse.....

JASMEA

Pardonne notre audace, ô reine enchanteresse ! L'amour nous fait parler malgré tes ordres qui nous torturent, l'amour nous fait comprendre tes paroles énigmatiques, au dessus même de notre jeunesse ignorante.

Parle encore, maîtresse aimée ; vers tes suivantes désolées exale l'amertume de ton cœur,... Laisse-nous chercher le remède... essayer tous les baumes — ton bonheur est notre bonheur !

Nous sommes trop malheureuses !

Chante, pour t'affranchir ! Le son de ta voix mélodieuse charmera le trouble qui t'assaille. Incante pour toi-même le chant de ta délivrance !

AORMAIA

Assez. Il n'est pas de délivrance. Comme l'abeille, j'ai payé ma victoire... tout s'en va... tout se fane... La vie pâlit... le nécessaire se fait insaisissable... l'équi-

libre est détruit... Sublime rêve éteint, tu as tout consumé! Le plus beau jour est accompli, l'horizon se ferme..... la route se perd. Il n'y a pas d'autre splendeur pour Aormaïa.

LILIANE

Hélas! sœurs attentives ! les paroles de la reine m'accablent... quel philtre a-t-elle préparé pour elle?... car elle seule a le pouvoir de s'atteindre ! Douces amies, je tremble et ma frayeur s'étend et me secoue dans ma timidité. Ah ! comme la tristesse des grands pèse sur nos épaules, étreint nos fronts d'un poids de terreur et de majesté !

JASMEA

Console-toi, élue des prêtresses lointaines. Relève ta force que te verse inépuisablement la mer sans limites. Contemple tes trésors, tes pouvoirs, tes dons splendides dont un seul millième remplirait notre joie d'orgueil à tout jamais. Tu es reine... Tes palais merveilleux dominant les espaces... tes jardins de féerie font un cadre enivré à tes gestes dansants. Les jeunes chefs de nos clans se disputent l'honneur de baiser la frange de tes écharpes traînantes. Tu le sais, les plus hautains te suivent, comme chargés de chaînes... leur pensée est rivée à ta beauté glorieuse, comme avec un écrou.

Ton père va au-devant de tes désirs. Tu ne peux rien souhaiter qui ne soit accompli. Et l'étranger qui vint provoquer ta colère, tu l'as vaincu soudain.,.

O reine, réjouis toi ! dans le ruissellement des trésors de la terre....

LILIANE

O ne t'abandonne pas, victorieuse, à la défaite ! Ne te laisse pas surprendre par les apparences illusoires... ne reçois pas le choc des défenseurs de celui dont tu

triumphes. Garde notre bonheur en reprenant ta route. N'as-tu plus de ressources pour faire fleurir ta gloire?.. Ne peux-tu plus, comme autrefois, jouer à la balle avec les désirs des hommes? et t'amuser savamment de leurs fats espoirs et de leur chûte rude?

Va. réfléchis, commande. S'il faut aller chercher les simples à minuit sur la montagne sans lune, parmi les nains qui dorment dans les grottes mystérieuses, j'enverrai pour toi, celui qui m'aime.

AORMAIA

Apaisez ce fade bourdonnement... Oui... je chanterai pour entendre enfin quelque chose qui soit digne de ma détresse... Je chanterai vers lui... mon éternel amour! Hélas! il est venu celui que j'attendais d'une attente éternelle! Le noble initié du magique orient, le dominateur des tentatrices voluptés, le maître des pensées lumineuses et profondes, toi, le vainqueur du rêve! Hélas! il est vaincu, l'ardent lutteur. il est tombé vaincu par nos mystères..... Irkhan!... époux promis, indicible rencontre des deux races royales! Splendeur manifestée d'un échange frémissant! Et moi, la prêtresse victorieuse, de tout mon nouvel être ébloui de douleur, je maudis ma victoire! couronnez-moi des fleurs de la verveine...

(On lui porte des couronnes de verveine — elle en met une, jette l'autre sur le brasier qui se ravive et crépite en fumées odorantes.)

Les suivantes ont pris des luths et des harpes et l'accompagnent d'une musique réfléchrice, inspirée...)

Il a souffert le tourment du mépris! Il a subi l'atroce tromperie! Il avait retenu son cœur longtemps, et il l'a lancé vers elle, son cœur en flammes. Et le vide, a reçu l'effort de son offrande, la magnificence de son don total. En vain son âme a cherché le repos promis.

Quand il s'est détendu pour cueillir la fleur de ma bouche, il n'y avait plus de fleur, plus de jardin, plus de source, plus de tendresse..... Ah ! il était plus grand que sa défaite ! Il était plus haut que ma victoire ! Et je pleure à jamais l'inoubliable coupe que mes lèvres ont refusée...

Vous avez vu sa beauté, subitement mûrie, son épée brisée, sa cavale enfuie. Vous l'avez vu partir, les bras croisés sur sa poitrine, pèlerin humilié..... et vous ne l'avez pas supplié de rester ?... et je ne lui ai pas crié : — C'est faux !... Je t'aime... C'est une comédie, une épreuve... tu es à moi... reste... voici mes lèvres. Crois-moi. C'est vrai, cette fois, je ne mentirai plus... je ne mentirai plus !...

SCENE II

(Un Page s'avance et parle aux suivantes.

La reine, s'interrompt, l'appelle :)

AORMAIA

Parle !

LE PAGE

Andarek, chef du clan des Hinders, demande la faveur de voir sa reine, ainsi que chaque fois qu'il revient des chasses royales.

AORMAIA

Qu'il entre. Et puisse-t-il avoir quelque grandeur où se plaise un moment mon indifférence désolée !

(Le Page sort.)

SCENE III

Entre Andarek qui met un genou en terre auprès du trône

d'Aormaïa, et baise dévotement les franges de son écharpe.

ANDAREK

Reine Aormaïa, Salut ! De votre présence tout mon être est rafraîchi. Merci d'accepter mon hommage. Mon silence vaut mieux que ma parole. Je ne sais pas les mots couleur de lune...

AORMAIA

Savez-vous bercer l'ennui sans fond d'une vierge royale... êtes-vous un miroir qui reflète somptueusement... Etes-vous un univers enivrant de promesses lentes?...

J'écoute, et je regarde...

M'apportez-vous l'oubli... Etes-vous l'impossible donneur d'un nouveau jour sublime?

Vous vous taisez.....

ANDAREK

Je vous aime, Madame et votre royal père m'a permis aujourd'hui de vous parler sans crainte. Il apprécie en moi le chef reconnu du plus glorieux des clans. Il connaît ma valeur au combat, à la chasse. Il souhaite... il souhaiterait..... il pense que mon bras serait auprès de vous le rempart qu'il désire.....

AORMAIA

C'est tout ce que vous savez dire? Andarek n'est pas assez grand clerc pour jouter avec moi au lancer des paroles.

Un ennui sans fin appesantit mes heures, et vous n'apportez rien qui le puisse alléger.

L'Océan tout entier n'est pas plus étendu que ce qui nous sépare.

Isolée dans mes rêves, que j'ai brisés moi-même, je

n'ai pas ressenti le feu de vos paroles.

Ne prolongeons pas un supplice inutile.

Je vous parle de lui, quand vous parlez de vous.....

Aucun guerrier d'Erin ne peut toucher mon cœur.

Mon père respectera ma volonté certaine.

(elle lui tend la main, qu'il baise. Il se retire à reculons.)

ANDAREK

Adieu aussi, mon rêve! J'ai aussi ma souffrance.
Vous l'avez dit, je ne suis pas grand clerc, et mon silence vaut mieux que ma parole...

AORMAIA

Un ciel m'a frôlé de son aile infinie... rien que lui,
maintenant, n'existe devant moi!

ANDAREK

Des années d'amour extasié, d'attente, d'espérance,
de travail, de conquêtes, vers vous toujours tournées,
n'existent à vos yeux plus que l'herbe des champs!

Votre cruel cœur est bien toujours le même. Vous
versez la souffrance à tous ceux qui vous aiment, cœur
froid, cœur sans amour!

Indigne de régner!

LILIANE ET JASMEA

Arrêtez, insolent, vous parlez à la reine, et craignez...

AORMAIA

Sortez en paix, ami, tout cet emportement ne prouve
que votre insuffisance...

C'est un plus grand que vous qui remplit tout mon
être.....

(Sort Andarek.)

SCENE IV

AORMAIA

Sortez ! Sortez .. que tout le monde sorte et me laisse exalter sans témoin le fond de ma douleur, vivre librement l'ivresse amère de toute ma misère.....

(Une à une les suivantes s'éloignent... Les portes se referment. L'immense salle est vide, mais toute remplie des forces d'Aormaia qui s'est levée et marche, va vers les fenêtres, revient, puis se laisse tomber sur les feuilles...)

AORMAIA

Irkhan ! Irkhan ! c'est toi qui m'as vaincue..... Regarde... je suis restée meurtrie, agenouillée... Entends-moi, mon amour, reçois-moi.. Comprends..... Ah ! reviens... je t'aime... je t'appelle à travers l'univers..... Pardonne, oublie, reviens... c'est moi qui m'humilie. O sois présent ! que ma main frémissante en ta main, s'alanguisse ! que mes yeux dans tes yeux s'énivrent de bonheur !... que ta voix et ton silence enlacés dans les heures redevenues légères me bercent et me dominent, comme la brise enfle la voile.

Où es-tu, rêve adoré ?.....

J'enverrai des messagers par toutes les routes de la terre et de la mer. Je les enverrai courant sur tes traces..... Je leur commanderai : parcourez, s'il le faut, le monde tout entier, mais ne revenez pas sans lui !... Qu'importe les jours, les semaines et les années A tout-jamais, je t'attends. Laisse-toi fléchir. Accepte le message de ta triste tentatrice déchue. Donne-moi l'occasion bénie de te sourire encore. de t'enlacer de fidélité et de droiture, de me répandre autour de toi comme le parfum des roses de Juin:

Tout mon être, toute ma vie s'élançe..... et te cherche...

O pourquoi ne me reçois-tu pas ? même de loin je sentirai la paix de ton amour, si mes regrets, mes pleurs, mes désirs pouvaient encore toucher ton âme !..

Irkhan ! Irkhan ! ton regard fervent resplendissait d'une gloire inconnue ! Toi seul, tu as pu réveiller mon cœur ! et maintenant mon cœur rendormi défaille en ses ténèbres.

Je ne suis qu'une femme ! Irkhan ! pitié ! Je suis à toi !

J'aurais pu, dans ses bras, connaître les surhumaines délices de mes rêves océaniques, les gestes merveilleux d'un songe inaccessible, vécus dans le réel.

Dans l'immensité de son âme amoureuse, déployée comme la splendeur des cieux nocturnes, j'aurais pu mesurer la puissance de ma beauté. j'aurais pu vivre l'essai incessant de toutes les harmonies qui m'accablaient de leur lourd désir de vivre !

Devant le spectateur royalement présent, la reine aurait dansé les danses frémissantes des innombrables vies qui lui brûlent le cœur !

Ton âme était plus qu'un royaume. En effleurant de mon pied ton épaule, je régnais à toute heure sur tous les univers que tu avais domptés !

Ah ! je ne savais pas combien l'être diffère de l'être ! combien l'être a besoin d'un être ! Amour ! mystère qu'ignorait la reine des mystères, Amour. tu m'as perdue... Amour ! Peux-tu sauver Aormaïa !

Femme de l'Orient ! Bayadère aux seins nus, Marocaines aux longs yeux de ténèbres enfermées sous les voiles Vierges folles d'Égypte qui dansez nues, Indiennes parfumées en vos soies magnétiques..... j'ai triomphé de vous...

Je vous prends en horreur, arcanes de ténèbres qui

faisaient mon pouvoir, science illusoire d'une magicienne qui ne connaissait pas son propre cœur, insensibilité altière sous laquelle s'amoncelait un infini de souffrances ! Hélas, tout est brisé ! l'espoir des béatitudes, la douce joie, la réponse harmonieuse — la route qui monte — la conscience qui magnifiquement étend ses infinis... tout est fermé... le vide approche... le gouffre est ouvert... La seule lumière qui me reste est dans ma douleur... et quand j'aurai épuisé le calice inouï de ma souffrance... il n'y aura plus pour moi que l'ombre et que l'abîme.

.Soyez maudits, pouvoirs par qui je t'ai perdu.....

Que ta vie de lumière illumine mes pensées obscures. Lumière d'Orient..... Lumière d'amour!...

Monde étranger ! tes splendeurs sont plus splendides ! Mais, si les deux mondes pouvaient être unis !... si les splendeurs obscures manifestaient les splendeurs éclatantes ?

Quelle pensée nouvelle m'a touchée.....

Quel travail confus s'élabore en moi.....

Nul ne recevra plus l'intensité innombrable de mes rêves, nul ne comblera la fièvre somptueuse de mon désir !

Il n'y a plus dans le monde une parole, un geste, une rencontre qui tente Aormaïa. Le mal est sans saveur, la lutte est sans objet. Charmes et maléfices, adieu...

Soyez délivrés, guerriers, princes et bardes que j'avais fascinés ! L'idée de vous traîner à ma suite m'écœure. ...

Je me consumerai dans la solitude brûlante des impossibilités d'être. J'ai perdu le contact de toute réalité. Aucune vibration extérieure ne peut franchir le cercle

de mes regrets qui m'entourent comme des montagnes.

Je n'entends que le bruit toujours pareil des torrents de mon cœur qui roulent en regrets sans fin leur chant interminable. Cela aurait pu être ! cela aurait pu être ! Et c'est toi-même qui l'as voulu. . . . O folie, ignorance, . . . stupide orgueil. . . Ah ! tu ne savais pas combien les joies de la volonté sont inexistantes devant les joies que la nature prépare ! tu ne savais pas ce que contient d'inexprimable amertume le refus sans raison d'un chemin de bonheur !

Je me consumerai dans l'impossibilité d'être ! Mes forces de langueur et de volupté m'accablent et m'étreignent. Elles s'enroulent autour de moi comme un serpent.

Ah ! pourquoi es-tu tombé ! mon héros, mon amour ? Pourquoi as-tu subi mon charme fatal. . . .

Une minute, une seconde, c'est moi qui devenais ton esclave. . .

Oh ! ton regard, ta fière allure, cette flamme d'intelligence, cette compréhension infinie. . . cet amour dont la réalité dépassait les paroles, cet hymne symphonique adorant ma beauté !

Fatal pouvoir ! Conseils perfides. . . Voix séductrice !

Pourquoi ô pourquoi ai-je employé toutes mes armes, pourquoi ai-je imité par mes pleurs sacrilèges les larmes sacrées de l'imploration. . .

Que n'es-tu descendu, comme un pêcheur de perle, dans mes pièges d'amour, ramenant du fond de la vase mouvante mon âme captive en tes mains, perle brumeuse, douce et changeante !

Ah ! mes cheveux blonds défaits par le vent de la grève. . . les soies déchirées sur ma poitrine blanche et mes yeux profonds versant sur mon visage leurs lar-

mes de cristal, que n'a-t-il méprisé votre audace vaine, que n'a-t-il sans pâleur, sans trouble, sans prière, résisté... jusqu'à ce que mon orgueil fléchisse...

Irkhan! Irkhan!..... je te voulais plus grand, et tu étais tout. Tu étais mon égal... tu étais plus que moi! Dans ton seul souvenir je me sens bercée comme une barque sur l'Océan.....

Et toutes les ivresses mystérieuses que je t'avais promises et que j'ai refusées. c'est toi seul qui pouvais me les donner! Tristesse éperdue du « Cela aurait pu être »! Cantique du regret de ce qu'on a flétri soi-même!

Seule sur la terre..... nulle âme faite à ma mesure ne viendra plus vers moi...

O Nature inépuisable, j'ai répudié tes dons, les plus inaccessibles, que tu m'avais donnés... splendide-ment!...

(On entend de la pièce voisine monter le chœur des suivantes qui chantent une mélodie comme un galop.)

CHŒUR LOINTAIN

Il s'est enfui... enfui.., à pied comme un banni.

Il s'est enfui, et le Nord a vaincu.....

Mais le triomphe est payé trop cher,

Payé du bonheur de la reine!

SCENE V

AORMAIA frappe sur un gong.

Entre Jasméa :

Qu'on se taise... Fermez les horizons... Fermez la mer... fermez le jour.

(Jasméa tire les rideaux. C'est le soir. La salle est à peine éclairée.)

Obscurité clémentine... ô nuit que j'invoquais pour
mes philtres impurs,

verse à mon cœur meurtri le sommeil de l'oubli.

(On frappe à la porte trois coups de hallebarde.)

SCENE VI

AORMAIA, *regagnant son trône*

Faites entrer le roi.

(Jasméa ouvre la porte, allume une torche. Le roi entre. Les
hommes d'armes se rangent dans le fond de la salle.)

LE ROI *s'avancant*

Ma fille, l'objet de ma venue vous est connu. Vous
venez d'attrister ma vieillesse de père en refusant l'é-
poux que je vous destinais et que vous sembliez avoir
choisi vous-même, autrefois.

Votre refus, après mes encouragements, va faire
d'Andarek un nouvel ennemi.

Princesse, je suis un peu lassé de vos caprices.

AORMAIA

Mon père, vous oubliez qu'appartenant à l'ordre des
prêtresses je dois rester et resterai libre; aucun proto-
cole ne fléchira Aormaïa... Aucun guerrier de vos
clans n'aura la reine de la mer.

Je suis fâchée de vous faire cette peine.

Mais de plus grandes choses planent et me décident.

LE ROI

Etrange enfant qui toujours m'échappa !

Lumière qui me dépasse !

Prêtresse plus que princesse...

Je ne violenterai pas ta glorieuse essence.
 Mais tu sembles souffrir depuis de trop longs jours.
 Je voudrais te distraire, te consoler, t'ouvrir un che-
 min de bonheur !
 Que puis-je faire, alors ? parle ! j'obéirai.

AORMAIA

Renoncez à comprendre ma peine. Laissez moi libre
 comme autrefois.

Voilà ce que j'attends de ceux qui m'aiment.

LE ROI

Mais toi, que feras-tu pour secourir ton morne ennui ?

AORMAIA

Un courrier rapide est allé mander celui que les peu-
 ples appellent le saint Ermite de la caverne. Quoiqu'il
 vive dans une lumière étrangère, sa sagesse est grande ;
 il a d'autres pouvoirs que les nôtres.

Je veux le voir, et, seule à seul, lui parler. C'est
 l'heure, je l'attends.

LE ROI

Je me retire donc. Puisse-t-il te sauver !

SCENE VII

Aormaia, seule.

AORMAIA

Le temps s'allonge démesurément. Les heures lour-
 des écrasent mon cœur, comme un rouleau d'airain.

Qu'il vienne ! ô qu'il vienne enfin ce sage dont j'at-
 tends la vie !

Quelle torture !...

Dormir.....

(elle s'étend sur la couche aux coussins soyeux.)

SCENE VIII

L'ermite est devant elle, droit dans sa robe monacale couleur de poussière, le visage grave, les cheveux longs, la barbe vénérable. Les yeux intenses, il regarde la reine qui dort.

AORMAIA (*s'éveillant progressivement*)

Saint homme, tu es venu, tu es là...

La reine attend de toi la parole qui délivre. Réponds à ma demande indicible... O Parle, toi qui sais !...

L'ERMITE

Veux-tu que je conjure ton âme de renoncer aux rites mauvais, et de communier dans la vérité avec ceux de la lumière ? acceptes-tu que je t'enseigne la bonté des grandes étoiles et la joie du pardon ?

AORMAIA

Non ! Non ! Mon âme royale n'a pas chancelé sur sa route.

Mais, vieillard, parle-moi de ce que tu dois lire en moi, ce qui est écrit en traits de feu.

Dévoile ta science et ses mystères sacrés.

Dis-moi le mal qui me ravage.

L'ERMITE

Il vint par les landes un cavalier superbe, portant sa gloire en lui, comme un blanc étendard.

Très haute sa lignée. Très noble sa mission.

Une ardeur ignorante mélangea vos chemins.

Une ardeur orgueilleuse divisa vos chemins.

Par toi il a souffert. Par toi il a grandi. Maintenant il expie, au loin, son grand péché. Sa jeunesse humiliée

refleurit comme un cèdre, car il a pardonné.

Et toi, reine éperdue, que le souvenir brûle, tu gémis consumée par le regret de la lumière enfuie

Servante des forces obscures, magicienne impétueuse, tu as osé au delà de tes pouvoirs.

Malgré les apparences il fut invulnérable Le maléfice de tes fascinations est revenu vers toi, comme une mer déchainée.

Vaincue par son amour que tu n'oublieras pas,
vaincue par son pardon dont la splendeur t'accable,
ayant connu le Ciel, la Terre est ton Enfer.

AOMMAIA

Arrête !... tu dis vrai. De mes mains j'ai tressé ma prison et mes chaînes. Mes désirs sont l'obscurité qui m'étreint. Ma souffrance déborde comme une mer furieuse bat le rivage en hurlant dans la nuit.

Tu sais tout ce qui fut ! Eh bien, mage caché, serviteur du vrai, toi dont l'ordre sauveur à travers tous les siècles efface et porte nos erreurs. fais ton sublime office. Relève l'imploratrice humiliée... Reconstruis les ruines lamentables... ô que nos routes encore se rejoignent !. tout mon être veut vivre... J'ai horreur des philtres destructeurs par lesquels je torturais la vie, par la folie desquels je morcelais les émotions les plus saintes par le sacrilège desquels j'osai ternir l'amour le plus pur !

Je cherchais la vie et je forgeais du néant.

Je n'avais pas la force de refuser l'amour et je jouais à le briser. Je n'étais pas libre, puisque j'avais besoin de l'odieuse victoire. Et maintenant, je sais la liberté splendide de s'épanouir, et d'épanouir selon les sèves profondes de la vie.

Une science nouvelle, une science de soleil et de matin, une science de douceur et d'harmonie s'éveille en moi. Sa science, ta science, ô mage inconnu !

La science qui guérit.....

Relève moi ... redresse moi...

Aide mes pas chancelants... afin que je puisse de ma bouche lui dire le miracle de son immortel triomphe.

En lui que j'avais cru vaincre, quelle puissance latente dormait?.....

L'ERMITE

Sa puissance est dans sa sincérité. C'est toi-même qui, par ta duplicité en a concentré contre toi les rayons multipliés.

En acceptant loyalement son amour, tu l'aurais enchaîné à toi mélodieusement.

Par l'âpre volonté que tu as lancée vers lui, tu as été soumise à lui.

Sans haine, sans colère, sans mensonge, il allait vers ses destinées... Tu vins... Sans haine, sans colère, sans mensonge il te donna son amour.. ..

Tu l'attiras par toutes tes séductions, pour le laisser retomber sur la glace de ton mépris... Sans haine, sans colère, sans mensonge, il a quitté tes royaumes ; sans le savoir il s'est hâté vers les destins nouveaux que tu as créés pour lui. Tandis que tu épuisais, toi, dans ta haine dans ta colère, et dans ton mensonge, les forces somptueuses de ton être de beauté.

En la désespérance farouche de tes nuits, le rêve de ce qui aurait pu être meurtrit ton cœur inlassablement !

AORMAIA

Oui, tu lis dans mon cœur. Ma cruelle victoire, com-

me un pont sur l'abîme s'est écroulée avec fracas.

Toutes ses paroles crient en moi et m'appellent...

Esclavage héroïque des sublimes amours ! Hélas !
pitié pour mon bonheur que j'ai chassé !

L'ERMITE

Par l'amour seul victorieux, qui mène les Univers, il
a touché la sainte lumière qui dormait au fond de ton
âme, sous mille voiles ténébreux.

Quelque chose de divin a pénétré ton cœur obscur et
tourmenté.

Alors le combat s'est allumé.

Eveillé par cette lumière naissante, tous les magiques
secrets, tous les frénétiques vœux, toutes les séduc-
tions, toutes les fièvres, tous les sortilèges en toi se
sont levés.....

Pour chasser la belle lumière étrangère ; et tu as été
le champ de cette bataille éternelle !

Peu à peu, elle a grandi, cette lumière, à travers les
alternatives de joie et de tristesse, de victoire et de dé-
faite, d'orgueil et d'humilité, de tyrannie et de renon-
cement ; elle a étendu ses rayons ; elle a éclairé
l'espace.

Sois pardonnée, reine magnifique ! mystérieuse en-
fant de la mer mystérieuse...

Un éclair de bien t'a frappée ; malgré l'obstacle, l'es-
prit a retrouvé sa lumière.

Elève ton cœur, élève ton âme, élève ta pensée.

Grande est ta mission, si tu le veux.

Affranchie des troubles passions, prends ta place à
ton tour dans l'ordre des reconstructeurs.

Ton exemple éclatant rachètera l'essaim trompeur de
tes sœurs inconnues. L'instant est décisif. L'instant est

solennel. Pour nulle autre chose je ne suis venu : être près de toi et te fortifier au moment où tu peux choisir.

AGRMAIA

Sur la route que tu m'offres, retrouverai-je mon amour ?

L'ERMITE

Viens pour l'amour de la Lumière. Viens parce que tu as scruté jusqu'au fond l'amertume des routes de ténèbres.

S'il y a une chance que tu rencontres jamais le noble Irkhan, tu sais bien que ce n'est pas sur l'ancienne route mauvaise.

AORMAIA

Mon père... mon père...

Où est-il que je le voie, que je l'entende, que je le suive, lui, ma vie ?

L'ERMITE

Parmi tes suivantes, ta blonde amie a un don rare. Elle voit sur la terre ce qui se passe au loin.

AORMAIA

A elle, le trésor de mes bijoux les plus précieux, si elle peut me dire ce que tout mon être espère !

L'ERMITE

Si tu espères pour toi, formant ton idée comme un rêve, il vaut mieux qu'elle ne regarde et n'entende pas.

Si tu espères pour lui, sans idée formée autre que son bonheur,

Alors seulement tu peux savoir.

AORMAIA

Que mon bonheur s'efface devant le tien, ô Irkhan,

mon amour!

Liliane, Liliane.....

SCENE IX

Liliane est entrée doucement, elle s'assied aux pieds d'Aormaïa sur la couche aux coussins soyeux.

L'ERMITE

Enfant qui vois les pays lointains... si tu le veux, dors et vois pour ta reine.

LILIANE (à l'Ermitte)

Donnez-moi votre main, et je verrai pour ma reine.

L'ERMITE

Voyez Irkhan, qui vint et qui s'enfuit.

LILIANE (après un instant de silence.)

Irkhan ! il fuit... il traverse la mer... il va de contrée en contrée, à travers les forêts des Gaules... il s'arrête parmi les druides, en la clairière sacrée.

(Un tableau apparaît, comme projeté devant la jeune fille.)

Irkhan est assis au pied d'un chêne centenaire.)

AORMAIA

O ! entendre !...

LILIANE

Je puis entendre.

J'entends, comme une voix lointaine, parler le chevalier :

« A toi revenu, ô Vierge pure, femme éternelle, calmé par toi, guéri par toi.

Daigne apparaître à ma détresse, car je t'implore dans l'angoisse de mes erreurs.

Sois moi clémente, et viens vers moi sous les traits

chastes d'une jeune druidesse.

J'oublierai le rêve séducteur... .

Mais qu'Elle, Aormaïa, soit un jour réconciliée !...

AORMAIA (*avec un éblouissement de clarté*)

Il a prié pour moi !

L'ERMITE (*étendant ses mains au-dessus d'elle
avec puissance.*)

Que la lumière brille en toi à tout jamais !

AORMAIA (*tombant à genoux*)

Pardon ! Pardon ! Je t'aime. héros de mon désir...
Reviens vers nous. Je te couronnerai de gloire, et
mon âme royale sera ton esclave.

A toi les royanmes de mon cœur !

A toi l'Océan de mes pensées passionnées et de mes
rêves insatiables...

L'ERMITE

Renonce à l'espoir insensé de l'asservir encore. Il est
trop haut pour ton désir.

AORMAIA (*pleurant.*)

Avant de te connaître, Irkhan, jè te connaissais. Eter-
nellement nos âmes se rencontrent. Les écailles sont
tombées... Je sais... je sais.. Il était tout !

Maître... je vous supplie... Tracez-moi une route ..
un chemin... un sentier... à travers les cailloux ; à tra-
vers les épines à travers les forêts épaisses...

Aller vers lui !

L'ERMITE

L'ensorcelleuse, l'enchanteresse, la reine altière ont
fléchi dans l'orage.

Une femme en toi divinement s'éveille, une enfant...

Fortifie-toi et prends courage, enfant qui nais à la vie nouvelle !

Sois sauvée pour la splendeur de ton être, pour la splendeur de ton amour, pour la splendeur de ta restitution !

Il est un long chemin qui te mène vers lui. C'est le chemin de l'amour sans espoir... l'amour qui donne et ne réclame rien ; l'amour qui veille et respandit ; l'amour qui se nourrit de la plénitude d'aimer...

AORMAIA

Sois béni, mon amour !

Béni pour ta douceur, béni pour ta douleur, béni pour ton pardon. Chevalier, sois libre !... Sous le Ciel radieux, sans regret sans faiblesse... accomplis ton destin,

et que la coupe encore sourie à ta jeunesse.

ô ! te revoir.....

(à suivre.)

Rideau

THÉMANLYS.



L'ENCHANTEMENT DU LAC D'AMOUR

« Le soir, ils aimaient se rendre au Minnervater, le doux étang qui sommeille dans la banlieue verte contigu à l'enclos du Béguinage. N'est-ce pas le Lac d'amour dont la croyance populaire veut que l'eau rende fou d'amour et fasse aimer jusqu'à la mort. »

G. RODENBACH.

(Le Carillonneur.)

C'est fini du reflet de cette maison rose
Avec son rosier double, en l'air et l'eau flottant...
Et le ciel appauvri de lumière n'étant
Qu'un champ pâle où le jour renversé se repose,
Le Lac d'amour n'est plus qu'un nostalgique étang.
Un souffle âpre et transi, dont le front chaud s'étonne,
Tourne entre ciel et lac... comme si tout à coup
Parce que c'est la nuit, c'était déjà l'automne,
Parce que c'est le songe auquel la nuit nous donne,
C'était l'adieu, la fuite et le néant de tout.
Les murs du Béguinage et ses logis sont proches,
Où d'un sommeil hâtif dorment de vieilles gens ;
Ensevelirons-nous au chant dolent des cloches,
Pour vivre sans désirs et mourir sans reproches,
Dans cet enclos fané, nos rêves exigeants ?
Oh ! non : qu'importent l'ombre et l'automne subite

Où tes bords dépouillés n'appartenant qu'à moi,
 Troublant Minnervater qu'un sortilège habite, —
 Je confronte, en ton eau par les joncs circonscrite,
 Ce visage anxieux qu'incline mon émoi ?

.. Personne n'aura vu, car le pont solitaire
 Veille la berge vide et le vacant chemin,
 Cette femme à la fois pensive et volontaire
 Qui dissémine au lac, plus secret que la terre,
 L'essaim blanc d'un feuillet déchiré par sa main...

Est-elle véridique ou fausse, la légende
 Du captieux étang dont l'eau rend fou d'amour
 Quiconque, imprudemment aime en son vert pourtour ?
 Par quelque effroi lucide, après, qu'il se défende,
 Il aime... il aimera jusqu'à son dernier jour !

Alors, vous qui pourtant n'y croisez point ma course,
 Vous, mon amour absent et mon lointain ami :
 Si j'y lance les mots oubliés à demi,
 — Comme on jette sa rose et sa bague et sa bourse, —
 Ne me serez-vous pas occultement soumis ?

Par mon cœur d'étrangère et mes yeux de passante
 Le sortilège obscur ne peut-être empêché :
 Puisqu'en Bruges, pour moi, mystique et frémissante,
 Mon étape d'un soir n'interdit que je sente
 Le double enchantement qu'ailleurs j'ai tant cherché !

C'est, sur ce Lac d'amour, l'ombre du Béguinage,
 Le carillon de Notre-Dame ou Saint-Sauveur...
 C'est ce flux et reflux de calme et de ferveur
 Qui fait de toute halte un pur pèlerinage,
 Et d'un profane amour ennoblit la saveur.

Moi qui ne sais aimer dans la grâce païenne
 Où l'oublieuse ivresse écarte le remords,
 Mais dont le cœur trop grave au battement trop fort,
 A quelque douloureux compromis qu'il revienne,
 Veut la fidélité du temps et de la mort ;

Moi qui toujours oscille, également sincère
 Car c'est leur double part qu'ose exiger mon vœu,

Du terrestre au divin, de la rose au rosaire,
 Et ne pouvant trahir mon culte ou ma misère,
 Mets mon humble péché sous la garde d'un Dieu :
 Je suis donc votre sœur secrète et fugitive,
 O couple taciturne échangeant son anneau
 Dans la chapelle où tremble une cire votive...
 Mais où vos doigts rejoints, Joris et Godelieve,
 Vous dérobaient la dalle exacte d'un tombeau.
 Sœur d'une autre demeure et d'une autre patrie,
 Qui sans dire son nom, entre veille et matin,
 Vient, s'accoude, s'émeut... jette au flot clandestin
 Quelque chose comme une rose défleurie...
 Et va voir quelle face aura pris son destin !

*
 **

C'est fini du reflet de ma propre attitude
 Et mon visage même, effacés du miroir
 Dont l'assombrissement me laisse à peine voir,
 — Quand l'ombre, d'un seul pli, le couvre et le dénude, —
 Un blanc semis perdu dans un sillage noir...

Silence. A peine un fin murmure de feuillée,
 Le sifflement d'un train que son lourd départ suit,
 Le choc d'une aile mate et qu'on dirait mouillée...
 Silence. Et dans le calme élu de la vallée,
 La récitation sonore de minuit.

Minuit sur Bruges ! C'est minuit à Notre-Dame,
 Minuit à Saint-Sauveur et minuit au Beffroi,
 Minuit au Lac d'amour et minuit dans mon âme...
 Et je crois recueillir en mes deux mains de femme
 Ces bouquets de minuit lancés tous à la fois !

Silence encor... silence où palpite une attente...
 N'est-ce pas l'heure même et le moment précis
 Où les ombres de ceux qui s'aimèrent ici,
 Rejointes deux par deux dans la nuit consentante,
 Viennent commémorer leur amoureux souci ?
 Leur spectre s'incorpore aux trâmes de la brume,

Leur soupir sans parole accompagne le vent ;
Ils veulent m'enlacer dans leur ronde posthume...
Mais moi, seule vivante entre ces morts, j'assume
Le poids de mon amour sur mon cœur bien vivant !
Je suis seule vivante... et n'ai pas peur des charmes
Même si cet amour ne doit pas être à moi :
Car c'est l'oubli, non la douleur, dont j'ai l'effroi,
Et je redoute plus les cendres que les larmes,
La géhenne du feu moins que l'in-pace froid.
Je ne crains pas non plus de subir l'attirance
D'une eau vertigineuse où l'on voudrait mourir...
Il me suffit, en son remous sans transparence,
D'avoir bien effeuillé ma dernière espérance
Et d'attendre... ignorant ce qu'il en doit fleurir.
Mais vous, mon amour, loin de Bruges endormie
Puissiez-vous, quand minuit scande un bref angélus,
Sentir que votre cœur a rejoint votre amie
Sur une barque d'ombre, en un lac de féerie...
Et que ce cœur charmé ne vous appartient plus !

AMÉLIE MURAT.

Extrait des Chants de Minuit à paraître.

Promenades en Province

St-Maclou de Rouen

Sortant de l'âtre Saint-Maclou, où les images de la mort amusent l'esprit sans obliger à la mélancolie, il vous arrivera d'errer par les rues populeuses qui avoisinent l'église et, jusqu'à la vénitienne Eau-de-Robec, vous aurez vite parcouru le pauvre fief de Martinville.

Les maisons s'épaulent l'une à l'autre, chancelant sous le poids des années. Tortues, ruineuses, les pièces de charpente apparente se croisent avec irrégularité. Les rentrants appelant le bouge et les surplombs empiètent sur la rue, se touchant presque, comme s'ils allaient s'ouvrir, sous la poussée des habitants misérables, sous la pression de leurs odeurs. Il y a des entrées noires, exhalant le cri et l'injure, conduisant à des escaliers qui doivent donner tous les vertiges.

Et parce que les petits enfants manquent d'air, qu'ils boivent la boisson aigre et que les parents se soulagent de leur trop-plein d'alcool en leur donnant des coups, on peut les contempler, assis sur les seuils, avec des yeux poignants et leur petites dents pourries. Ils représentent le fruit extrême de la civilisation ; ils offrent la figure ironique, la marque et l'épouvante de nos temps joyeux de progrès.

Les enfants de l'antique paroisse sillonnaient aussi de leurs courses les limites de l'âtre, foulant le sol où se décomposaient leurs ancêtres et leurs parents, com-

me eux-mêmes devaient faire. Sous un ciel tout pareil nacré de pluie normande, ils peuplaient les rues entre le Robec et l'Aubette, rue des Prêtresses, rue du Père Adam, rue du Ruissel et de la Tuerie.

Du bon temps où l'on rouait le vilain, au temps des ladres et des brûlements de sorcière, des pillages bourguignons, des guerres qui ne finissent pas, la paroisse eût sa part. Deux incendies la ravagèrent en 1200 et 1211. La grande peste de 1348 la décima. L'église croula par deux fois. En 1434, Pierre Robin, sergent d'armes et maçon général du Roi Charles VII vint de Paris et mit en œuvre une église plus belle, selon le plan inouï qu'il en avait conçu. Le cardinal d'Amboise la consacra en 1521 et c'est celle-là qui demeure aujourd'hui, pour la prière de l'habitant et l'étonnement des étrangers.

Génération après génération, les petits enfants, fleurs saisonnières du peuple qui souffre pour mourir, jouaient leurs jeux tour à tour dans les ruines et dans les chantiers.

Ils ne pouvaient guère se montrer plus calamiteux, ces petits des siècles finis, que les enfants de l'époque, dont vous venez de voir les ruelles et les taudis. Si votre humeur atrabilaire, irritée du spectacle, trouve à cette idée un contentement négateur, vous l'apaiserez dans l'église à la belle lumière. Et, d'ailleurs, le premier devoir du touriste, en la vicomté normande, est de visiter Saint-Maclou. Vous avez les piliers butants à double retraite, les voussures et les balustrades flamboyantes, les trois portails de Jean Goujon, les dais, les consoles et les contreforts, les roses épanouies, le degré endentellé du grand orgue, le chœur qui,

avec ses anges de bois doré, ressemble à un décor de théâtre des petits appartements... Des merveilles amoncelées sollicitent votre étude. Joanne ne tarit pas, non plus que Conty ni Badeker. Même il se pourrait bien, comme il arrive que, ployant sous le faix, vous fussiez tenté de laisser tout là.

Non. Allez vous délasser dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, au fond de l'abside, en ce joli boudoir de la contention, salon de prière, refuge disposé pour l'envol de l'esprit.

Le jour coulant de la nef, s'avamment filtré par les profils des doubleaux, formerets et ogives dans la grande tradition du XV^e Siècle se mélange à la lumière, exquise aussi, qui passe au-travers des vitraux mi-effacés de la Chapelle. Là, c'est le Louis XV dans sa grâce. Le retable et ses nuées d'or, les boiseries, les quatre confessionnaux garnissent la paroi : les médaillons dorés réchauffent le regard à leurs tons tièdes, à leurs reliefs qu'enveloppe la ligne heureuse. Il semble qu'une vapeur flotte alentour, bientôt pénètre d'une douceur infinie, berce dans l'imprécision d'un rêve. On n'entend plus rien du monde matériel. Le silence devient musical et, peut-être, au travers des arcs sveltes de la lanterne, vous parviendra l'écho de quelque tinterelle qui répand dans l'air son appel.

Permettez-moi de vous donner un très mauvais conseil : ne vous penchez pas sur l'autel, n'approchez pas les boiseries. Evitez l'analyse du galbe des contours, de la fantaisie et de la liberté du ciseau. Bientôt des forces inconnues alimenteront le flottement de votre pensée.

C'est comme si ces choses fouillées avec amour

rayonnaient le vouloir qui s'appliqua sur elles. Les heures longues, toutes les heures que la brodeuse de la nappe d'autel, que Lefèvre charpentier et le François sculpteur, que le tapissier d'Aubusson, que le maître verrier et le doreur sur bois ont données à l'aménagement de ce petit réduit, toutes ces heures d'effort et de vie intérieure se projettent hors du temps, faisant converger en votre âme des émanations. C'est comme si la matière chargée, saturée de travail, se dissociant continuellement, renvoyait des ondes énergiques dont s'enveloppe, se caresse, se féconde votre imagination.

Non pas seulement abîmé dans un retour pieux, mais baigné d'effluves spirituelles, égaré en une sorte d'hypnose, votre cœur s'élèvera dans un élan d'amour pour le passé, la peine des hommes, tout le passé dont l'œuvre, entre mille œuvres où se combinent ses essences, offre cette petite salle onctueuse, ce milieu réussi qui vous accueille encore si bien....

Peut-être mortifié de vous sentir de la sorte furieusement réactionnaire, vous entendrez le tram électrique tintinnabulant non loin du parvis. Sautez-y. Rouen vous offre toutes les images : le transbordeur enjambe le fleuve de ses enchevêtrements noirs : les bateaux crachent et sifflent, les sirènes crient, les hommes travaillent encore, sous la forme barbare. Là-bas, du côté de Sotteville, les cheminées d'usines, parallèlement, s'élancent au ciel et leurs fumées, fuyant ensemble avant de se perdre dans le nuage, y inscrivent des signes mystérieux et fugaces, les maîtres mots de notre temps.

NANCY-GEORGE.

EN ATTENTE

Simple comme une chose incomparable
Voici la voix de l'amour malheureux
Qui n'a pas eu pour mère l'aube de la beauté,
âme douloureuse qui enfante son corps
et crie : « Donnez-moi la santé de l'espoir
et cette mission qu'apporte le désir.

J'aime toutes les présences
et je ne porte pas un nom dans le silence...

Heureux les fleuves qui sont voués
à fuir leurs sources bien-aimées!..

Je suis la mare stagnante des Terres imperméables...
Je nais des pluies impersonnelles et du chômage des pensées...

Civilisez-moi, enfant qui souriez,
Fondez en moi la ville dont vous serez déesse
et mes pensées accoureront du fond des bois... »

— Triste de n'être qu'une exclamation
la voix entonna une chanson
qui ne lui ressemblait plus...

PASCAL THÉMANLYS.

Le Sacerdoce de l'Esprit ⁽¹⁾

L'art est une émotion harmonieuse.

Dans les arts plastiques cette harmonie se partage en : harmonie esthétique (musique et équilibre de la forme), harmonie intérieure (l'âme divinisée en tant que hauteur et profondeur de l'esprit) et harmonie de la couleur. Seulement lorsque une œuvre d'art réunit en soi ces trois attributs elle peut s'appeler un chef-d'œuvre; tout le reste est littérature, cérébralité, science, bon goût, mais ce n'est pas de l'art.

Il faut reconnaître que cette harmonie n'existe pas dans la nature ; que c'est une création humaine. Dans les arts plastiques elle réside dans la forme, qui n'est pas une forme objective, mais créée seulement dans le but d'atteindre à l'expression. La palette n'est qu'un mode apparent d'expression qui change avec le goût des temps et de la mode. Le côté le plus important et qui reste éternel et immuable, c'est la révélation d'un monde intérieur, et souvent même la manifestation d'un mystère à travers l'œuvre d'art.

C'est une erreur de croire qu'il existe un art ancien et un art moderne, l'art seul existe, et la seule chose qui le modifie est le degré d'élévation spirituelle qu'il exprime chez certains peuples et selon certaines philosophies.

(1) Traduit de l'Italien.

L'ancien art égyptien, éloigné de nous par des dizaines de siècles reste encore, surtout dans la sculpture, le plus complet, parce qu'il exprime un monde intérieur des plus élevés. L'art grec manque de sensibilité dans les visages immobiles ; il n'exprime que la jeunesse et la force ; dans Phidias il arrive jusqu'à la joie purement esthétique. La douleur leur manque, et c'est elle qui est la source principale de l'expression. Nous la trouvons, la douleur, dans l'art chrétien mais quoiqu'elle s'efforce d'être mystique elle y est encore trop humaine. Le Christ sur la Croix souffre comme un homme, non comme un Dieu, tandis que le mystère égyptien a de l'Olympien et du Sphinx.

Je distingue donc la douleur et la joie physiques de la douleur et la joie morales.

Le prisonnier de Michel Ange qui se tord dans les chaînes exprime la douleur physique, ainsi que l'enfant malade de Medardo Rosso. Car il ne faut pas confondre la pitié que nous ressentons à ce spectacle avec celle que ressent l'enfant lui-même : ce serait confondre l'esprit avec la matière. C'est une erreur de considérer Rosso comme un spiritualiste.

Les stèles égyptiennes ont souvent de mystérieux sourires, pleins de profondeur, qui n'ont jamais existé sur la terre, mais seulement dans le cœur et la sensibilité transcendante de quelque grand artiste.

Les Egyptiens ont pu arriver à cette hauteur grâce à une civilisation qui a duré sans interruption pendant beaucoup de siècles, durée unique dans l'histoire. Ils devaient certainement sous les Ramsès avoir atteint une grande philosophie pour avoir créé un art si élevé.

L'art grec est la conséquence du culte de la force physique.

De son côté, le mysticisme religieux chrétien, d'abord ascétique à Bysance et au Moyen-Age, créé un art relatif. En 1300 avec Giotto et son école, le nouvel art illustre la philosophie de St-François, et continue jusqu'au Beato Angelico. Mais à peine retentissent dans la Florence des Médicis les chants Carnavalesques et les fêtes de Lorenzo il Magnifico, que le peuple change de goût : St-François ne parle plus à son cœur ni au cœur de ses artistes : l'art devient profane ; quelques grands seulement, comme Andréa del Verrocchio et Donatello conservent un mysticisme intellectuel et spiritualiste : celui-là même que devrait aujourd'hui rajeunir l'art. Ce spiritualisme continue à travers Léonardo da Vinci, jusqu'aux dernières œuvres de Michel Ange. Mais la cour dissolue des Borgia, maîtresse de toutes les dépravations en Italie, fait de l'art une chose fastueuse et habile, qui se perd dans un sensualisme lascif et efféminé.

Raphaël, semble rarement un grand artiste c'est plutôt un peintre habile. Le Titien est plus profond ; le Timboretto conserve dans sa peinture la grande plastique de Michel Ange, mais l'âme n'y est pas.

Le dix-septième siècle déchoit aussi dans la forme à l'exception des grands Flamands et surtout de Rembrandt qui est un artiste immense.

La Révolution française aurait remis les choses au point si un empire fictif de carton sans traditions, n'avait imposé la manie du retour à l'ancien empire ro-

main, et, avec lui, un Grécisme aussi faux que la noblesse créée par cet empire improvisé.

David et Canova font les frais de cette rhétorique dont l'emphase est telle que quelques artistes sincères comme les préraphaélites passent presque inaperçus en Italie. Pour guérir de cette maladie on tombe en une autre maladie encore plus grave : la philosophie matérialiste et l'invention de la photographie qui font tomber l'art en plein matérialisme et objectivisme auquel on donne le nom de vérisme (« La chose pour la chose, le morceau de vrai, est la phrase que répètent encore les vieux académiciens qui croient avoir compris Michel-Ange et Donatello, et font de l'art une chose sceptique). Ils veulent qu'on retrouve dans le tableau et dans la statue ce que nous voyons chaque jour au café ou dans la rue. Oh ! l'ennui profond de cet art malheureusement non encore disparu ! Ils croient faire du sentiment quand leur statue ou leur figure peinte a la grimace du rire ou de la douleur. Ils ne connaissent pas les immenses espaces de l'âme et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont aboli toute vision de forme ; toute esthétique, la seule voie par laquelle on arrive à travers une harmonie au vrai sentiment de l'art.

Cependant en France avec les impressionnistes, en Italie avec Segantini, et Medardo Rosso on a fait des pas vers un art plus pur que reflète une sensibilité moderne sans s'appuyer aux formes du passé. Mais un groupe de lettrés archéologues au pouvoir créé un art officiel, pour ainsi dire ministériel, et la maladie gréciste refléurit en un énorme monument et au Père de la Patrie. (Excellente occasion pour ces lettrés de

faire preuve d'érudition et pour les puissants de distribuer des honneurs, tandis que des jeunes gens pleins de talent sont à l'étranger ou meurent de faim en Italie.)

Ce que nous voulons de l'Art ?

Nous voulons *une esthétique nouvelle* qui réponde à notre manière de sentir moderne, et la révélation d'un *monde intérieur* qui fasse de l'art *un sacerdoce* de l'esprit.

Nous voulons que l'art serve à distraire un moment de la vie matérielle quotidienne pour montrer les hauteurs de l'âme et qu'il existe au monde quelque chose au-delà de l'activité de chaque jour.

Malheureusement la critique n'est pas orientée généralement vers ce point de vue.

Ce que l'on cherche aujourd'hui dans l'art c'est une originalité technique et on croit que cette originalité a une valeur d'art ; en sorte qu'on voit d'innombrables artistes qui cherchent à tout prix à se singulariser par quelque extravagance technique. Et ils croient avoir atteint l'art quand ils ont rejoint une manière plus ou moins nouvelle de peindre ou de modeler. Cette manière de se différencier pousse souvent les artistes à chercher une forme esthétique qu'ils prétendent avoir découverte et qui résulte, (quoique souvent plus ou moins renouvelée, dérivée ou appuyée) de l'esthétique ancienne, (orientale, grecque, etc..) Mais à la création d'un nouveau monde spirituel peu semblent penser. L'âme est éternelle dans sa hauteur et sa profondeur, immuable en tous les temps, et les grands

artistes de toutes les époques quand ils se rencontrent dans ces sphères supérieures se reconnaissent et se tendent la main. Même les qualités esthétiques qui les différencient semblent disparaître et se fondent devant cette vérité : l'âme. Là le champ est infini. Comme sont infinies les étoiles du ciel, parce que les méandres de l'esprit sont infinis tandis que le champ de la forme est limité et tend toujours à se répéter.

L'esthétique apparait à qui jette un coup d'œil rapide sur l'histoire, comme la calligraphie d'une époque en art, mais non l'expression de son contenu spirituel. Où va donc aboutir le besoin de cette originalité extérieure ? En tous cas cette originalité, qui ne peut être qu'esthétique si elle doit exister, et elle existe toujours quoique l'artiste ne la cherche pas, doit être une chose spontanée. On ne peut pas créer un type formel, ou s'appuyer de ce côté sur les anciens, et puis y faire pénétrer notre sentiment, mais il faut au contraire revêtir notre âme d'une forme plastique selon notre instinct et notre sensibilité. Et de cette musique qui chante spontanément dans notre intérieur naîtra le nouvel art.

La Technique :

De façon particulière, dans la sculpture de notre temps, je veux dire mon opinion sur les raisons techniques qui ont contribué à empêcher la création d'une véritable et spéciale esthétique moderne : le manque de volume et par conséquent d'harmonie. On écrit généralement sur le marbre (quand bien rarement on y arrive) et sur l'argile (plus communément) une incision dessinée dont je ne veux pas dis-

cuter si elle est ou non de l'art, mais qui certainement aurait la même valeur, si cette incision, si ce filet d'eau sur le marbre était tracé avec un trait de crayon sur le papier. Et quelquefois les filets d'eau ne suffisent pas, on a recours aussi à des trous pour obtenir de l'effet, mais si à un moment donné les lignes et les trous étaient effacés ou recouverts, de cette apparente sculpture, on verrait immédiatement disparaître toute trace de ce qui semblait exister auparavant et une masse informe apparaître aux yeux du spectateur, tant la valeur « signe » prévaut sur la valeur « volume ». Cette manière de graver la sculpture lui donne, presque toujours un sens de dureté et lui enlève les doux passages harmonieux qui sont sa musique, pour mieux dire son esthétique.

Michel-Ange connaissait merveilleusement cette musique, mais il l'avait trouvée à travers la force absolue du volume, et ainsi que lui, quelques Alexandrins et les Egyptiens de l'Epoque des Ramsès. Un autre système pour se sauver de cette mesquinerie commune à la généralité des artistes modernes est celui de faire preuve de science anatomique. La sculpture que l'on voit presque toujours dans les expositions est un vrai cimetière d'os et de muscles, c'est une suite de gens écorchés qui offre cette géographie anatomique sous-cutanée plus ou moins juste à l'observation d'un chirurgien authentique. Ce préjugé artistique, inauguré par Léonardo qui était non seulement un artiste, mais aussi un savant et voulait par conséquent rendre l'art scientifique, a eu une infinité de prosélites. La seule chose qui serve à l'artiste est la mémoire des lignes et des volumes observés sur le vrai surtout en

mouvement, qui correspondent en effet à une raison anatomique mais n'ont rien de commun avec cette mémoire.

Le préjugé des véristes qu'on ne peut pas créer une œuvre d'art sans avoir devant les yeux le modèle qu'on veut imiter a porté à ce résultat : que les artistes n'ont plus exercé la mémoire esthétique et ont quelquefois étudié le vrai toute la vie sans se le rappeler. Cette mémoire est pour moi essentielle et nécessaire pour pouvoir ensuite, en un second temps transformer la forme selon un idéal personnel d'harmonie et permettre aussi un choix qui a son importance.

On sait que Michel Ange peignit la Chapelle sixtine seul, sans un modèle.

Cette observation aiguë du vrai doit s'accomplir surtout en dehors de la contemplation du modèle immobile dans l'atelier ; modèle qui doit servir aux jeunes artistes à ses débuts pour acquérir une connaissance courante des formes. Mais ce modèle ne suffit pas, il faut ensuite recourir à la vie vécue, celle qui se meut, s'agite, souffre et se réjouit. Par conséquent dans la rue, au théâtre, dans un salon, partout où l'artiste se trouve, il devra, d'habitude, exercer sa mémoire esthétique et en augmenter la richesse.

Mais, pour retourner à l'anatomie, Michel Ange même arrivait dans sa sculpture au sens de la peau qui est la seule chose que nous voyons et qui, en outre, nous donne la couleur et à travers laquelle nous lisons aussi les émotions intérieures.

Et si sous la peau nous pouvons deviner une cons-

truction anatomique, c'est aussi grâce à la force de cette qualité technique si rare parmi les sculpteurs : *le volume*. Par ce moyen donc et seulement par ce moyen nous pouvons atteindre en même temps trois choses : la ligne, la couleur, et l'expression.

S'il se trouve aujourd'hui tant de vilains monuments sur les places d'Europe; encore plus laids qu'ils n'auraient semblé à une personne compétente assistant à leur achèvement dans l'atelier de l'artiste, c'est parce que ces lignes sombres, tracées sur la sculpture et qui pouvaient être d'un certain effet lorsque la lumière tombait du haut et d'un seul côté, comme il advient d'ordinaire dans un local fermé, disparaissaient tout à fait ou presque, lorsque la statue était portée au dehors avec la lumière de tous les côtés. Autre défaut : le sculpteur généralement ne sculpte pas, il modèle seulement. Le travail est abandonné à l'argile ou à la plastiline et passe ensuite avant d'arriver à la matière qui lui est destinée par des mains étrangères. Comme par exemple l'éboueur ou le limeur du marbre, ou le retoucheur de la cire s'il s'agit d'une fusion, et ensuite d'un ciseleur. La matière à laquelle l'œuvre est destinée est quelquefois décidée après sa création en argile. Ceci montre que l'artiste ne sent pas du tout l'importance de créer l'œuvre directement dans la matière pour laquelle elle a été pensée dès le commencement et ne comprend pas qu'il existe un charme particulier à chacune des différentes matières outre que celles-ci ont besoin de différentes interprétations, selon leur nature particulière.

Un sculpteur doit travailler en cire perdue et ciseler ensuite son ouvrage lui-même, s'il veut obtenir

un résultat sérieux comme lui-même doit travailler le marbre et le bois.

Une parole sur la Couleur.

Qu'est-ce que la véritable couleur en art ? C'est le clair-obscur donné par la forme et mêlé avec le clair-obscur donné par la couleur. Je m'explique. Si on devait dessiner un vase de couleur opaque et uniforme, on aurait seulement le clair-obscur qui est donné par la forme de ce vase, mais si sur la surface il y a des fleurs peintes en diverses couleurs voilà qu'au clair-obscur donné par la forme, s'ajoute le clair-obscur donné par la couleur. Il ne faut donc pas confondre la couleur avec la palette (jaune, rouge, etc...) erreur dans laquelle tombent beaucoup d'artistes. Toute palette s'altère par l'effet du temps, inévitablement, même dans les techniques les plus résistantes comme la fresque.

Qu'est-ce qui reste donc ?

La vraie couleur en art celle de la peinture de Rembrandt qui peut être donnée aussi par une seule teinte et qui ne s'altère jamais.

La peinture moderne fait trop d'abus de la palette et peu savent comprendre ce que c'est que la couleur, surtout quand il s'agit de la figure humaine.

Cette couleur dont je parle se peut, je dis même se doit, obtenir même dans la sculpture ; par conséquent la sculpture finit par être semblable à la peinture.

DARIO VITERBO.

CHRONIQUES DU MOIS

LES LIVRES

.....

SENTIMENTS, PASSIONS, ET SIGNES

par Alain.

ODES

par Henry Charpentier.

(chez Marcelle Lesage, éditeur.)

Sous l'heureux signe d'une renaissance spirituelle, on peut se réjouir du succès des œuvres publiées par M^{me} Marcelle Lesage.

Voici en effet un éditeur d'élite, travaillant à la présentation de livres rares. Cette artiste, qui édite avec le goût et la connaissance des artisans d'autrefois, a fait paraître l'an dernier des « Collections » d'un haut intérêt, (*Lesage et ses Amis*, puis, *La Folie du Sage*) épuisées sitôt qu'annoncées, qui comprenaient des œuvres de Paul Valéry, Suarès, Duhamel, J. J. Tharaud, R. de Gourmont, G. de Nerval, Ch. Maurras, Maurois, A. de Châteaubriand, Bainville, et tant d'autres, tous heureusement choisis.

Elle nous offre maintenant *Sentiments, Passions et Signes*, d'Alain, le philosophe sagace, maître de tant d'écrivains actuels, aimé des lettrés.

Ce beau volume large, presque carré, est pour la vue déjà comme un tiroir plein de trésors. On n'ose y toucher qu'avec respect. On le sent dès l'abord très noble sous son raffinement précieux. C'est un livre varié, dans sa haute tenue. Son élévation fait son unité. Qu'Alain traite du *Sublime* ou des *Surprises des Passions*, de la *Coquetterie*, de la *Pudeur*, de la *Religion*, de la *Piété Filiale*, il ouvre des horizons toujours intenses. Sur les *Ecritures*, le *Dessin*,

la Mimique, la Danse, les Mains, le Nez, la Phrénologie, Alain pense et fait penser. Le propos sur les Méchants est tout un enseignement psychologique : « Il faut toujours céder un peu aux méchants »...

... « La force des méchants, c'est qu'ils se croient bons, et « victimes des caprices d'autrui. Aussi, parlent-ils toujours de « leurs droits et invoquent-ils perpétuellement la justice : tou- « jours visant le bien à les entendre ; toujours pensant aux au- « tres, comme ils disent ; toujours étalant leurs vertus, tou- « jours faisant la leçon, et de bonne foi. Ces accents, ces dis- « cours passionnés, ces plaidoyers pleins de mouvements et de « feu accablent les natures pacifiques et justes. Les braves gens « n'ont jamais une conscience si assurée ; ils n'ont point ce « feu intérieur qui éclaire les mauvaises preuves ; ils savent « douter et examiner ; et quand ils décident à leur propre avan- « tage, cela les inquiète toujours un peu »...

... « Ce n'est pas une petite ressource que la mauvaise hu- « meur ; et c'est sans doute pour cela que les bilieux convien- « nent pour la politique ; ils sont craints, et, chose singulière, « ils sont aimés dès qu'ils ne font pas tout le mal possible ; un « sourire de leur part, un compliment, un mouvement de bien- « veillance sont reçus comme des grâces. On n'est point fier de « plaire à un brave homme, au lieu que l'on travaille à taire « sourire un enfant maussade. Le plaisant, c'est que le mé- « chant qui lira ces lignes se dira à lui-même qu'il est bon, « tandis que le bon se demandera s'il n'est pas en effet bien « méchant. Ainsi, ce discours, qui vise les méchants, n'atteint « que les bons ».

Notons encore, au hasard des Propos :

- « C'est savoir dormir, et c'est un grand savoir ».
- « Qui consent aisément à tout n'aimera guère ».
- « Misanthrope de trop espérer ».
- « Mais que peut la force dès qu'on cherche consentement ? »
- « Le mot courtisan, employé au féminin, a pris le sens d'un métier avilissant ».

On voudrait pouvoir citer davantage parmi tant de raccourcis aigus,

Odes, d'Henry Charpentier, (l'auteur d'*Océan Pacifique*.) est un grand album de vers, de vers puissants, éclairés d'universelle conscience. En leur violence sereine et religieuse, il semble bien que

« *L'Esprit a soufflé sur les eaux* ».

Tous ces élans, *Ode au verbe Créateur*, *Ode à la Connaissance*, *Ode à la Vie Eternelle*, chargés d'enthousiasme et de mysticisme, émanent une haute ferveur en leur grande poésie :

« *Viens! Sans cesse, éclatant l'écorce,*
 « *Comme un grand fruit au cœur de feu,*
 « *L'Univers qui mûrit s'efforce*
 « *A remplir l'infini de Dieu ;*
 « *Et toi-même, d'amour avide,*
 « *Collaborant contre le vide,*
 « *Mesurant ses gouffres ouverts,*
 « *Pour la combler de ta présence*
 « *Tu n'as pas trouvé trop immense*
 « *L'Immensité de l'Univers* ».

CLAIRE THÉMANLYS.

*
* *

LA MUSIQUE

AU SALON D'AUTOMNE. SECTION MUSICALE

1^{re} Audition d'une quintette pour Clarinette
 et quatuor à cordes
 par JACQUES JANIN

Ce quintette pour clarinette et quatuor à cordes condense les symphonies de la nature, jeux du vent et de la brise, soupirs des eaux, chants dans les arbres, en une pastorale d'une pure poésie, qui unit et marie étonnamment la grande forme classique à toutes les complexités d'un modernisme aux ressources innombrables, savantes, aiguës. Rarement une telle richesse de dissonances hardies et de rythmes brisés est parvenue à former tant de douceur et d'équilibre.

Dans *l'Idylle*, un beau thème passionné alterne avec un motif de tendresse ; puis, quelques phrases graves atteignent une calme gran-

deur. On aimerait entendre souvent ces larges chants harmonieux d'une tristesse si haute...

Le quintette finit dans une impression exquise de nature et de charme, « musique plus intérieure pourtant qu'extérieure, plus psychique que volontairement descriptive, et qu'il faut entendre plutôt qu'écouter », comme le dit si bien la note de l'auteur au programme.

Cette œuvre si difficile en son apparente simplicité fut admirablement comprise et exécutée par M^{lles} Barbillion, Vidaillet, Portier, Bergeron, et le remarquable clarinettiste M. Cahuzac. Souhaitons pour notre joie que ces interprètes n'aient pas réalisé un tel travail en vue d'une seule audition et que nous ayons bientôt l'occasion de les applaudir de nouveau en ces pages puissantes de notre ami Jannin, qui marquent encore un si beau progrès et de sa maîtrise et de l'ampleur de son inspiration.

I. R.

*
* *

MUSIQUE DE VACANCES

LE JAZZ

Aux temps où l'on était heureux sans le savoir les artistes méditaient sur les problèmes élevés du bien et du mal, le doute, l'incertitude, l'angoisse, la rédemption par la beauté ; depuis que nous avons connu l'horreur de la destruction et de la guerre, depuis que l'ombre de l'inquiétude est descendue sur nous, nous nous sommes mis à danser, et l'été, pendant que chôment les concerts, règnent les Jazz, tyrans despotiques et absolus.

De Biarritz à Deauville, tous les grands hôtels de la Côte, tous les Casinos, les dancings, les « Boîtes de nuit » plus ou moins bien famées, résonnent de leurs harmonies âpres, tristes et sensuelles, et le bruit de la mer se mêle à leurs rythmes syncopés.

Singulière fascination que celle qu'exerce cet orchestre barbare et primitif, où la batterie forme avec les instruments à vent l'élément

principal, où le saxophone bramant ou badinant déverse sa plainte narquoise dans l'atmosphère chaude, toute ébranlée par les coups sourds de la grosse caisse, l'éclat métallique des cymbales et les bruissements singuliers des tambourins curieux et raffinés. Il faut avoir entendu d'une barque de pêcheurs dans la baie de Saint-Jean-de-Luz les échos éloignés du Jazz de la « Réserve de Cibausse » pour comprendre toute la perfection, toute l'intensité d'émotion auxquelles peut atteindre le génie afro-américain, la fantaisie extraordinaire du nègre, tantôt humoristique, tantôt rêveuse, imagination de grands enfants qui jouent, et renouvellent à chaque instant les modalités de leurs jeux. On ne peut demeurer insensible à ces voluptés neuves qui vous pénètrent jusqu'aux moëlles, ou résister à la caresse pimentée de ces rythmes à nu qui se glissent vers vous à travers le doux clapotis des eaux ; bientôt, les corps ondulent, comme saisis d'un mouvement invincible, et l'on suit, non plus seulement par l'oreille, mais de tous ses nerfs, de tous ses muscles, la mélodie qui fouette et enlace à la fois.

Mais que les mots sont donc pauvres pour traduire de telles sensations ; la musique est faite pour exprimer l'inexprimable, que ce soit les émotions les plus secrètes, les plus élevées de notre sensibilité, celles qui sont si ténues, si nuancées que le seul fait d'en parler les fait se dissiper, ou les passions les plus violentes de nos nerfs, les morsures les plus douloureuses de nos sens, devant lesquelles le verbe s'arrête, débile et impuissant ; le Jazz primitif et bestial les a stylisées de façon grandiose ; il s'est débarrassé aujourd'hui des formules usées, il a jeté par dessus bord tout le bric à brac des romances anglo-saxonnes et des langoureuses valse viennoises ; et il apporte tout un arsenal de sons et de rythmes d'une verdeur prodigieuse, tout une jeunesse de l'émotion artistique qui va pouvoir relancer notre musique pour assez longtemps.

Devons-nous juger notre époque, sa valeur intellectuelle et ses tendances d'après ces manifestations extérieures de son activité artistique ? en un mot, le jazz et son cortège de danse et de lumière, est-il le reflet des conditions de la vie moderne ; nous ne le pensons pas ; l'art n'est pas une transposition de la vie, mais il en est bien plutôt le correctif et l'échappatoire ; de même que le romantisme a été le fruit de l'époque la plus résolument « bourgeoise », de même

notre génération d'inquiets, de tristes et de désabusés, a enfanté un art, néo-classique, recherchent la beauté de la forme, fuyant les abîmes intérieurs et ne s'attachant plus qu'à l'apparence des choses, à leurs reflets et leurs caprices.

Le musicien d'aujourd'hui cherche surtout dans la musique, des caresses, et des chatolements ; il ne tend ni à pénétrer les âmes, ni à provoquer les confidences ; il a proscrit toute sentimentalité ennuyeuse ; il ne peut supporter la tristesse que si l'humour l'accompagne, mais il aime surtout les jeux d'esprit et les histoires piquantes ; quel orchestre pourrait mieux le servir dans son expression que le jazz aux modulations si variées dont il peut façonner les timbres de la manière la plus fantaisiste, la plus imprévue ? quel moyen plus sûr, de distraire et d'oublier ?

Peut-être reverrons-nous un jour des époques plus calmes où le goût de la méditation et la possibilité de s'y livrer reviendront ; qu'un jour arrive l'équilibre financier ou seulement l'équilibre tout court, il amènera sans doute avec lui une nouvelle forme d'art ou plutôt le renouveau d'un art aujourd'hui démodé, plus concentré, moins physique, mais avec plus de sincérité et d'abandon.

Ce jour-là le Jazz rentrera dans l'ombre ; mais rien n'empêchera qu'il n'ait marqué l'orchestre moderne d'une empreinte ineffaçable et doté la musique de moyens d'expressions puissants et colorés qui pourront la servir dans ses fins les plus diverses.

P. LICHTENBERGER.

*
* *

DES REVUES

— François Bonjean dans *Europe* étudie avec une sorte d'intuition lyrique les génies différents de « Sem et Japhet » : « comme certaines plantes se tournent vers le soleil, l'oriental est aimanté par la « beauté ». Il constate qu'une nation se régénère en relisant ses traditions et sachant « que le génie Français cesse d'être lui-même dès qu'il affecte d'oublier ce qu'il doit à ses éducateurs latins, grecs et sémites, François Bonjean se demande cependant : « si quelques-uns obscurément en quête, dans les rues de ce qui fut la chétive bour-

gade des Parisii, d'une foi plus introuvable qu'un foyer ne se sentiraient pas à lire les épopées gaéliques déjà moins isolés. »

Le même numéro d'*Europe* contient d'agréables pages de Marie Doyen, qui, avec un joli rythme, pose une « question dans le silence » à « Un homme, énigme dorée et profonde ».

— Dans « *Anjourd'hui* » quelques lignes de Pierre Bost où l'Autobus est une nouvelle image du temps qui court. Le poète aperçoit des visages qu'il ne connaîtra pas et en retire une sensation de mélancolie.

Les articles fervents de Paul Lebar ont un bel idéalisme sincère.

L'Aube Nouvelle publie une série d'intéressantes lettres sur le devoir spirituel de l'Instituteur par Gabriel Gobron.

Le Fleuve sous la vibrante et féconde direction de Noré Brunel réunit des pages des meilleurs écrivains de province.

Dans *Idées* : Lucien Chiselle étudie et commente avec finesse des personnalités et des œuvres du passé.

L'Est Dramatique est l'organe des sociétés d'art de sa région ; en réponse à son enquête sur les théâtres d'amateurs, Jacques Copeau souhaite à la province de représenter les classiques et « d'être résolument délivrée du Parisianisme et du Cosmopolitisme » José Germain s'élève aussi contre le « Théâtre dit moderne » et assure que « les sociétés d'amateurs sont les dignes successeurs des compagnies médiévales auxquelles nous devons la naissance du Théâtre français, et qu'elles sont les gardiennes du Feu sacré de . . la rampe ».

Dans *La Renaissance Provinciale*, A. M. Gossez commente l'activité de l'Académie des dix de Province et des régions littéraires où des auteurs, comme Henry Corsmeau, impriment eux-mêmes !

Aux *Echos de l'Veuil Catalan* Christian Dorcy raconte comment Claude Farrère se vit refuser partout le manuscrit des « Civilisés » que l'enthousiasme de Pierre Louys mit plus tard sur le chemin de son 20^e mille !

PASCAL THÉMANIYS.

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Paraît vers le 15 de chaque mois, sauf en Été.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 3,50.

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 25.—

Etranger..... Fr. 30.—

Les abonnements doivent être adressés à M. Léon COBLENCÉ, administrateur, 145, rue de la Pompe, Paris-XVI^e.

Ils partent toujours du premier numéro de l'année en cours qui paraît en Janvier.

Par sa ferme tendance d'équilibre traditionnel, par son intense désir d'aider le progrès, par l'accueil volontairement fait aux jeunes talents, **Idéal et Réalité** attire et groupe tous ceux qui veulent participer au renouveau actuel de la pensée.

AVEZ-VOUS LU ?

LE PHÉDRE, de Platon, traduction Mario MEUNIER.

LE BANQUET, de Platon, trad, Mario MEUNIER.

LES VERS D'OR, de Pythagore, traduction Mario MEUNIER.

LE TAO TE KING, de Lao-Tseu, trad. Pierre SALET.

CONFUCIUS & MENCIUS, trad. G. PAUTHIER.

PARMI NOS COLLABORATEURS :

Jacques BLOT. — George BOUCHE. — Maurice-Pierre BOYÉ. — François de BRETEUIL. — Hélène CLAIROY. — Claire THÉMANLYS. — André de COUDEKERQUE-LAMBRECHT. — Philippe CROUZET. — DESAINT DE RIBÉCOURT. — Jeanne DORTZAL. — Eve FRANCIS. — Nancy GEORGE. — Claude GÉVEL. — GUILLOT DE SAIX. — Maurice HEIM. — Jacques JANIN. — Georgette LEBLANC. — D^r Charles-Edouard LÉVY. — Pierre LICHTENBERGER. — Maurice MAGRE. — Irénée MAUGET. — Mario MEUNIER. — Amélie MURAT. — PÉRADON. — Pascal THÉMANLYS. — J. PERDRIEL-VAISSIÈRE. — Myrrha PESKÉ. — Pierre PARAF. — Yves PATÉ. — Gustave ROUGER. — D^r SAUNIER. — Eugène SEMENOFF. — Marc SEMENOFF. — Claude SOUDIEUX. — — THEMANLYS. — William TREILLE, etc.

Chez MARCELLE LESAGE

Editeur de luxe

A PARIS, 24, Place Dauphine

Vient de paraître

ALAIN

Sentiments, Passions et Signes

F. PORCHÉ

Paul Valéry et la poésie pure

J. J. THARAUD

Causerie sur Israël

A Paraître

PASCAL THÉMANLYS

Le Souffleur

Avec des dessins de

George BOUCHE

E. HENRIOT

Journal de Bord

Avec des Aquarelles de

DEMARLIAVE

On trouve à la Librairie A. DELPEUCH

51, rue de Babylone, PARIS (VII^e)

LA REVUE " IDÉAL ET RÉALITÉ "

ainsi que les ouvrages suivants :

- Thémanlys*: Les Ames vivantes, roman. . Fr. 6. —
— Misère et Charité, étude sociale. » 6. —
— La Route Infinie, 2 actes en prose. » 3. —
— Le Miroir Philosophique, 1^{re} série. » 3. —
— L'Humanisme, étude sociale. » 4. —
Claire Thémanlys: La Conquête de l'Idéal. » 5. —
— Le Rayon Vert, un acte. » 1,50
— Premiers Pas vers la
Route Spirituelle. . » 2,50
Marc Semenoff: Introduction à la Vie Secrète. » 6. —
Pascal Thémanlys: Le Monocle d'Emeraude. Fr. 5. —